

— Hélas non ! malheureusement !... Ces lettres ne m'intéressaient point... Je ne tenais guère aux renseignements qu'elles auraient pu me fournir sur le véritable propriétaire de ma trouvaille... J'ai refermé le compartiment où elles étaient, et j'ai jeté le sac dans la neige en laissant au fond le mouchoir qui enveloppait les billets de banque...

Ce fut au tour de Jarrelonge de pâlir.

— Est-ce bien vrai, ce que tu dis ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Oui, Godferdum ! c'est aussi vrai que la vérité.

— Tonnerro !... Eh bien, alors, si tu as laissé les lettres dans le compartiment fermé, elles sont à cette heure entre ses mains sans qu'il s'en doute !

— Entre les mains de qui ? demanda le Belge avec angoisse.

— Entre les mains de celui qui a trouvé le sac, de celui que je devance ici d'une heure à peine, qui fait une enquête et qui vient à Anvers pour t'y dénoncer et t'y faire arrêter comme voleur...

Oscar fut repris du tremblement nerveux que nous avons déjà constaté.

— Comment ! balbutia-t-il d'une voix à peine distincte. Un homme vient à Anvers pour m'y faire arrêter...

— Oui...

— Il sait donc que je suis ici ?...

— Parbleu ! Au chemin de fer, d'où tu as été chassé pour inconduite, il a eu l'adresse de la rue des Récollets. Rue des Récollets, on l'a envoyé tout droit à Anvers, rue Vieille-Chaussée, et à l'heure qu'il est, sans doute, il interroge ta mère qui va l'envoyer au « Rendez-vous de la marine » comme elle m'y a envoyé moi-même...

— Ah ! misère ! fit Oscar, malheur à lui !...

Jarrelonge continua :

— Les lettres sont restées dans le sac... Il faut que nous reprenions le sac...

— Mais l'homme ? demanda le Belge d'une voix sourde.

— Deux mille francs pour toi si nous l'empêchons de retourner à Paris...

— Le tuer ! ! murmura l'ex-homme d'équipe avec terreur.

— Aimes-tu mieux la cour d'assises ?... la prison ? le bague ?...

— Mais, le moyen ?...

— Ici, à Anvers, la chose ira toute seule ; l'homme étant inconnu, nous le ferons facilement disparaître sans qu'âme qui vive s'inquiète de lui...

— Et s'il est allé là-bas... chez la mère ?

— Tâchons d'y arriver avant lui... En route je t'expliquerai ce qu'il faudra faire...

— Venez, dit Oscar.

Il sortit du cabinet, suivi par Jarrelonge. En traversant la grande salle, il adressa quelques mots flamands à ses camarades, très occupés de leur partie.

Une fois dans la rue, le libéré lui prit le bras et, en marchant, lui parla tout bas. Oscar approuvait de la tête, mais sans répondre.

On atteignit la rue Vieille-Chaussée.

— Où allez-vous m'attendre ? demanda le Belge.

— Indiquez-moi un endroit, répondit le Français.

— Eh bien, là... fit Oscar en désignant de la main une brasserie. Je vous y rejoindrai.

Jarrelonge entra et se fit servir un verre d'eau-de-vie.

Oscar monta chez sa mère. La vieille femme ne s'attendait guère à le voir.

Comme au moment de la visite de Jarrelonge, elle était assise près du poêle sur lequel la marmite bouillait toujours.

L'ex-homme d'équipe ouvrit brusquement la porte et dit d'un ton brutal :

— Queiqu'un est-il venu me demander ?

En même temps il s'approchait de la Flamande. Celle-ci releva la tête et montra une face congestionnée, des yeux troubles et oignotants. Elle tenait de la main gauche un verre, de l'autre une bouteille encore à demi pleine. Une violente odeur d'alcool saturait l'atmosphère autour d'elle. Du premier coup d'œil Oscar s'aperçut que sa mère était ivre.

— Godferdum ! s'écria-t-il en frappant du pied.

Puis il lui arracha la bouteille et le verre. La vieille fit une tentative pour se lever et y réussit à moitié, mais elle ne put tenir debout et elle se laissa retomber sur sa chaise en poussant un ourd grognement.

— Et vous osez prétendre que je vous laisse mourir de faim !... poursuivit l'ex-homme d'équipe avec rage. D'où vient l'argent avec lequel vous avez acheté ce genièvre ?

La Flamande fixa sur son fils un regard hébété et balbutia :

— C'est le monsieur...

— Quel monsieur ?

— Celui qui est venu pour du travail... à Bruxelles... dans la menuiserie...

— Qu'est-ce que vous me chantez-là ?... Comment était ce monsieur ?...

— Assez grand... la figure un peu rouge... un chapeau rond... Je l'ai envoyé au « Rendez-vous de la marine. »

Oscar comprit qu'il s'agissait de l'homme déjà vu, mais cet homme annonçait une nouvelle visite et celle-là surtout le préoccupait.

— Il n'est pas venu d'autre personne ? reprit-il.

— D'autre personne... répéta la vieille dont la tête trop lourde roulait à droite et à gauche sur ses épaules.

— Oui... Ne comprenez-vous point ce que je vous demande ?...

Madame Loos bégaya des paroles sans suite.

En ce moment on frappa un coup sec à la porte de la chambre. Oscar sentit que son cœur cessait de battre.

La vieille laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne remua plus. Elle dormait du profond sommeil de l'ivresse.

On frappa de nouveau.

L'ex-homme d'équipe essuya du revers de la main son front baigné de sueur, se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Paul Lattier était sur le seuil.

— Monsieur Oscar Loos ? demanda-t-il.

— C'est l'homme en question... se dit le Belge pris d'un frisson soudain ; c'est lui qui était avec le chef de gare pour empêcher le train... Je le reconnais... C'est lui qui a trouvé le bras de chaînon accroché au marchepied...

Le fils de Pascal répéta :

— Monsieur Oscar Loos ?...

— C'est moi...

— J'ai à vous parler... dit Paul en examinant son interlocuteur et en le reconnaissant à son tour.

— Et bien ! alors, monsieur, entrez...

Paul fit quelques pas dans la chambre. Oscar referma la porte.